

Vous me demandez mes idées sur « En attendant Godot », dont vous me faites l'honneur de donner des extraits au Club d'essai, et en même temps mes idées sur le théâtre.

Je n'ai pas d'idées sur le théâtre. Je n'y connais rien. Je n'y vais pas. C'est admissible.

Ce qui l'est sans doute moins, c'est d'abord, dans ces conditions, d'écrire une pièce, et ensuite, l'ayant fait, de ne pas avoir d'idées sur elle non plus.

C'est malheureusement mon cas.

Il n'est pas donné à tous de pouvoir passer du monde qui s'ouvre sous la page à celui des profits et pertes, et retour, imperturbable, comme entre le turbin et le Café du Commerce.

Je ne sais pas plus sur cette pièce que celui qui arrive à la lire avec attention.

Je ne sais pas dans quel esprit je l'ai écrite.

Je ne sais pas plus sur les personnages que ce qu'ils disent, ce qu'ils font et ce qui leur arrive. De leur aspect j'ai dû indiquer le peu que j'ai pu entrevoir. Les chapeaux m'élon par exemple.

Je ne sais pas qui est Godot. Je ne sais même pas, surtout pas, s'il existe. Et je ne sais pas s'ils y croient ou non, les deux qui l'attendent.

Les deux autres qui passent vers la fin de chacun des deux actes, ça doit être pour rompre la monotonie.

Tout ce que j'ai pu savoir, je l'ai montré. Ce n'est pas beau-coup. Mais ça me suffit, et largement. Je dirai même que je me serais contenté de moins.

Quant à vouloir trouver à tout cela un sens plus large et plus élevé, à emporter après le spectacle, avec le programme et les esquimaux, je suis incapable d'en voir l'intérêt. Mais ce doit être possible.

Je n'y suis plus et je n'y serai plus jamais. Estragon, Vladimir, Pozzo, Lucky, leur temps et leur espace, je n'ai pu les connaître un peu que très loin du besoin de comprendre. Ils vous doivent des comptes peut-être. Qu'ils se débrouillent. Sans moi. Eux et moi nous sommes quittes.

Samuel Beckett, *Lettre à Michel Polac*, janvier 1952



9 782707 301482

ISBN 2-7073-

EN ATTENDANT GODOT
STK Rub: 3969 070910 BECKETT

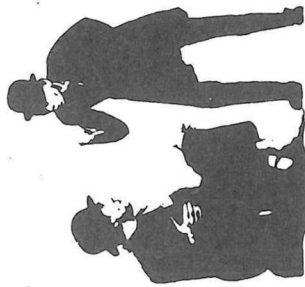


9 782707 301482

9,50 EUR

SAMUEL BECKETT

En attendant Godot



LES ÉDITIONS DE MINUIT

avance jusqu'à la rampe, regarde vers le public.)
Aspects riant. *(Il se tourne vers Vladimir.)*

Allons-nous-en.

VLADIMIR. — On ne peut pas.

ESTRAGON. — Pourquoi ?

VLADIMIR. — On attend Godot.

ESTRAGON. — C'est vrai. *(Un temps.)* Tu es sûr que c'est ici ?

VLADIMIR. — Quoi ?

ESTRAGON. — Qu'il faut attendre.

VLADIMIR. — Il a dit devant l'arbre. *(Ils regardent l'arbre.)* Tu en vois d'autres ?

ESTRAGON. — Qu'est-ce que c'est ?

VLADIMIR. — On dirait un saule.

ESTRAGON. — Où sont les feuilles ?

VLADIMIR. — Il doit être mort.

ESTRAGON. — Finis les pleurs.

VLADIMIR. — A moins que ce ne soit pas la saison.

ESTRAGON. — Ce ne serait pas plutôt un arbrisseau ?

VLADIMIR. — Un arbuste.

ESTRAGON. — Un arbrisseau.

VLADIMIR. — Un — *(Il se reprend.)* Qu'est-ce que tu veux insinuer ? Qu'on s'est trompé d'endroit ?

ESTRAGON. — Il devrait être là.

VLADIMIR. — Il n'a pas dit ferme qu'il viendrait.

ESTRAGON. — Et s'il ne vient pas ?

VLADIMIR. — Nous reviendrons demain.

ESTRAGON. — Et puis après-demain.

VLADIMIR. — Peut-être.

ESTRAGON. — Et ainsi de suite.

VLADIMIR. — C'est-à-dire...

ESTRAGON. — Jusqu'à ce qu'il vienne.

VLADIMIR. — Tu es impitoyable.

ESTRAGON. — Nous sommes déjà venus hier.

VLADIMIR. — Ah non, là tu te gourres.

ESTRAGON. — Qu'est-ce que nous avons fait hier ?

VLADIMIR. — Ce que nous avons fait hier ?

ESTRAGON. — Oui.

VLADIMIR. — Ma foi... *(Se fâchant.)* Pour jeter le doute, à toi le pompon.

ESTRAGON. — Pour moi, nous étions ici.

VLADIMIR *(regard circulaire)*. — L'endroit te semble familier ?

ESTRAGON. — Je ne dis pas ça.

VLADIMIR. — Alors ?

ESTRAGON. — Ça n'empêche pas.

VLADIMIR. — Tout de même... cet arbre... *(se tournant vers le public)* ...cette tourbière.

ESTRAGON. — Tu es sûr que c'était ce soir ?

VLADIMIR. — Quoi ?

ESTRAGON. — Qu'il fallait attendre ?

VLADIMIR. — Il a dit samedi. *(Un temps.)* Il me semble.

ESTRAGON. — Après le turbin.

VLADIMIR. — J'ai dû le noter. *(Il fouille dans ses poches, archibondées de saletés de toutes sortes.)*

ESTRAGON. — Mais quel samedi ? Et sommes-nous samedi ? Ne serait-on pas plutôt dimanche ? Ou lundi ? Ou vendredi ?

VLADIMIR (*regardant avec affolement autour de lui, comme si la date était inscrite dans le paysage*). — Ce n'est pas possible.

ESTRAGON. — Ou jeudi.

VLADIMIR. — Comment faire ?

ESTRAGON. — S'il s'est dérangé pour rien hier soir, tu penses bien qu'il ne viendra pas aujourd'hui.

VLADIMIR. — Mais tu dis que nous sommes venus hier soir.

ESTRAGON. — Je peux me tromper. (*Un temps*.) Taisons-nous un peu, tu veux ?

VLADIMIR (*faiblement*). — Je veux bien. (*Estragon se rassied. Vladimir arpente la scène avec agitation, s'arrête de temps en temps pour scruter l'horizon. Estragon s'endort. Vladimir s'arrête devant Estragon.*) Gogo... (*Silence.*) Gogo... (*Silence.*) Gogo !

Estragon se réveille en sursaut.
ESTRAGON (*rendu à toute l'horreur de sa situation*). — Je dormais. (*Avec reproche.*) Pourquoi tu ne me laisses jamais dormir ?

VLADIMIR. — Je me sentais seul.

ESTRAGON. — J'ai fait un rêve.

VLADIMIR. — Ne le raconte pas !

ESTRAGON. — Je rêvais que...

VLADIMIR. — NE LE RACONTE PAS !

ESTRAGON (*geste vers l'univers*). — Celui-ci te suffit ? (*Silence.*) Tu n'es pas gentil, Didi. A qui veux-tu que je raconte mes cauchemars privés, sinon à toi ?

VLADIMIR. — Qu'ils restent privés. Tu sais bien que je ne supporte pas ça. *les rêves ?*

ESTRAGON (*froidement*). — Il y a des moments où je me demande si on ne ferait pas mieux de se quitter.

VLADIMIR. — Tu n'irais pas loin.

ESTRAGON. — Ce serait là, en effet, un grave inconvénient. (*Un temps.*) N'est-ce pas, Didi, que ce serait là un grave inconvénient ? (*Un temps.*) Et Etant donné la beauté du chemin. (*Un temps.*) Et la bonté des voyageurs. (*Un temps. Câlin.*) N'est-ce pas, Didi ?

VLADIMIR. — Du calme.

ESTRAGON (*avec volupté*). — Calme... Calme... (*Rêveusement.*) Les Anglais disent cââm. Ce sont des gens câââms. (*Un temps.*) Tu connais l'histoire de l'Anglais au bordel ?

VLADIMIR. — Oui.

ESTRAGON. — Raconte-la-moi.

VLADIMIR. — Assez.

ESTRAGON. — Un Anglais s'étant enivré se rend au bordel. La sous-maîtresse lui demande s'il désire une blonde, une brune ou une rousse. Continue.

VLADIMIR. — ASSEZ !

Vladimir sort. Estragon se lève et le suit jusqu'à la limite de la scène. Mimique d'Estragon, analogue à celle qu'arrachent au spectateur les efforts du pugiliste. Vladimir revient, passe devant Estragon, traverse la scène, les yeux baissés. Estragon fait quelques pas vers lui, s'arrête.